Michel de Montaigne

Essays

Book 1 · Chapter 38

Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on October 27, 2024

HyperEssays is a project to create a modern and accessible online edition of the *Essays* of Michel de Montaigne. More information at www.hyperessays.net

gournay-1-38-20250106-190858

De la Solitude

a Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'avarice, Que nous ne sommes pas naiz pour nostre particulier, ains pour le publicq ; rapportons nous en hardiment à ceux qui sont en la danse ; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'ambition, que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit elle tant que la societé ? que cherche elle tant que ses coudees franches ? Il y a dequoy bien & mal faire par tout : Toutesfois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande ; ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un bon :

> b *Rari quippe boni numero uix sunt totidem, quot*
> *Thebarum portae, uel diuitis ostia Nili :*

a la contagion est tresdangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieux, ou les hayr : Tous les deux sont dangereux ; & de leur ressembler, par ce qu'ils sont beaucoup, & d'en hayr beaucoup par ce qu'ils sont dissemblables. c Et les marchands qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soient dissolus, blasphemateurs, meschans : estimants telle societé infortunee. c Parquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente, & appelloient le secours des Dieux : Taisez vous, feit-il, qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avec moy. c Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Vice-Roy en l'Inde, pour Emmanuel Roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un jeune garçon pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de garant, & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. a Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire & seul, en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesmes la veue : Il portera s'il est besoing cela ; mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il faut encores qu'il conteste

avec ceux d'autruy. b Charondas chastioit pour mauvais ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. c Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. c Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy, qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants, en disant, que les medecins vivent bien entre les malades. Car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veuë continuelle, & prattique des maladies. a Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son aise. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin : Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un estat entier : Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaicts de la Cour & du marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie.

a *ratio & prudentia curas,*
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

a L'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur & les concupiscences, ne nous abandonnent point pour changer de contrée :

a *Et post equitem sedet atra cura.*

a Elles nous suyvent souvent jusques dans les cloistres, & dans les escoles de Philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la haine, ny les jeusnes, ne nous en démeslent :

a *hæret lateri, letalis arundo.*

a On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : Je croy bien, dit-il, il s'estoit emporté avecques soy.

a *Quid terras alio calentes*
Sole mutamus ? patria quis exul
Se quoque fugit ?

a Si on ne se descharge premierement, & son ame, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler d'avantage ; comme en un navire, les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant : comme les pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branslant & secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en nous : il se faut sequestrer & r'avoir de soy.

b *rupi iam uincula, dicas :*
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illa
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

b Nous emportons nos fers quand & nous : Ce n'est pas une entiere liberté, nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine.

b *nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis*
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantíque perinde timores ?
Quidue superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades, quid luxus desidiésque ?

a Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut eschapper à elle mesme,

a *In culpa est animus, qui se non effugit unquam.*

a Ainsi il la faut ramener & retirer en soy : C'est la vraye solitude, & qui se peut jouyr au milieu des villes & des cours des Roys : mais elle se jouyt plus commodement à part. a Or puis que nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous : Desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy : Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à nostr'aise. a Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfans, & chevance ; Demetrius Poliorcetes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, luy demanda, s'il n'avoit pas eu du dommage ; il respondit que non, & qu'il n'y avoit Dieu mercy rien perdu de sien. c C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment, Que l'homme se devoit pourveoir de munitions, qui flottassent sur l'eau, & peussent à nage avec luy eschapper du naufrage. a Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy-mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Evesque, y ayant tout perdu, & leur prisonnier, prioit ainsi Dieu ; Seigneur garde moy de sentir cette perte : car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. Les richesses qui le faisoyent riche, & les biens qui le faisoient bon, estoient encore en leur entier. Voyla que c'est de bien choisir les tresors qui se puissent affranchir de l'injure : & de les cacher en lieu, ou personne n'aille, & lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, & sur tout de la santé, qui peut, mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté & principale retraicte & solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien, de nous à nous mesmes, & si privé, que nulle accointance ou communication de chose estrangere y trouve place : Discourir & y rire, comme sans femme, sans enfans, & sans biens, sans train, & sans valetz : afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme ; elle se peut faire compagnie, elle a dequoy assaillir & dequoy deffendre, dequoy recevoir, & dequoy donner : ne craignons pas en cette solitude, nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,

b *In solis sis tibi turba locis.*

c La vertu se contente de soy : sans discipline, sans paroles, sans effects. a En noz actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de soy, en bute de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatricé, transi & pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; penses-tu qu'ils y soient pour eux ? pour tel à l'adventure, qu'ils ne virent onques, & qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté & aux delices. Cettui-cy tout pituiteux, chassieux & crasseux, que tu vois sortir apres minuict d'un estude, penses-tu qu'il cherche parmy les livres, comme il se rendra plus homme de bien, plus content & plus sage ? nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, & la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos, & la vie, à la reputation & à la gloire ? la plus inutile, vaine & fauce monnoye, qui soit en nostre usage. Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Noz affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encores à nous tourmenter, & rompre la teste, de ceux de noz voisins & amis.

a *Vah quemquámne hominem in animum instituere, aut*
Parare, quod sit charius quàm ipse est sibi ?

c La solitude me semble avoir plus d'apparence, & de raison, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleurissant, à l'exemple de Thales. a C'est assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie : ramenons à nous, & à nostre aise nos pensées & nos intentions. Ce n'est pas une legere partie que de faire seurement sa retraicte ; elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement ; preparons nous y ; plions bagage ; prenons de bonn'heure congé de la compagnie ; despétrons nous de ces violentes prinses, qui nous engagent ailleurs, & esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations si fortes : & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy : C'est à dire, le reste soit à nous : mais non pas joint & colé en façon, qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. c Il est temps de nous desnouer de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter. Et qui ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Noz forces nous faillent : retirons les, & resserrons en nous. Qui peut renverser & confondre en soy les offices de tant d'amitiez, & de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute, qui le rend inutile, & poisant, & importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy-mesme, & poisant & inutile. Qu'il se flatte & caresse, & sur tout se regente, respectant & craignant sa raison & sa conscience : si qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. *Rarum est enim, vt satis se quisque vereatur.* c Socrates dit, que les jeunes se doivent faire instruire ; les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile & militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. a Il y a des complexions plus propres à ces preceptes c de la retraite a les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lasche, & un' affection & volonté delicate, & qui ne s'asservit & ne s'employe pas aysément, desquels je suis, & par naturelle condition & par discours, ils se plieront mieux à ce conseil, que les ames actives & occupées, qui

embrassent tout, & s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses : qui s'offrent, qui se presentent, & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales & hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes : mais sans en faire nostre principal fondement : Ce ne l'est pas ; ny la raison, ny la nature ne le veulent. Pourquoy contre ses loix asservirons nous nostre contentement à la puissance d'autruy ? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, & quelques Philosophes par discours, se servir soy-mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur (ceux-là pour par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre : ceux-cy pour s'estans logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute) c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides & plus fortes facent leur cachette mesmes, glorieuse & exemplaire.

a *tuta & paruula laudo,*
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Hos sapere, & solos aio benè uiuere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia uillis.

a Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant. Il me suffit souz la faveur de la fortune, me preparer à sa défaveur ; & me representer estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. c Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'utensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderement & liberalement. a Je voy jusques à quels limites va la necessité naturelle : & considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué & plus sain que moy, je me plante en sa place : j'essaye de chausser mon ame à son biaiz. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris, & la maladie à mes talons, je me resouls aisement de n'entrer en effroy, de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement, puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours, ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres une masse de pilules, pour s'en servir quand le rhume les pressera ; lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut il faire : Et encore si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent & endorment la partie. a L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venuz chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun : Le mien ne s'accommode aucunement au mesnage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent addonner avec moderation.

a *Conentur sibi res, non se submittere rebus.*

a C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste : Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen, entre ce bas & vil soing, tendu & plein de solicitude, qu'on void aux hommes qui s'y plongent du tout ; & cette profonde & extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on void en d'autres :

a *Democriti pecus edit agellos*
Cultáque, dum peregrè est animus sine corpore uelox.

a Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude : Je te conseille en cette pleine & grasse retraicte, où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soing du mesnage, & t'addonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques, à s'en acquerir par ses escrits une vie immortelle.

b *usque adeó ne*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

c Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils pretendent le tirer encore lors, du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par devotion, cerchent la solitude, remplissants leur courage, de la certitude des promesses divines, en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté & en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs, en toute liberté : Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employees à l'acquest d'une santé & resjouyssance eternelle. La mort, à souhait : passage à un si parfaict estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance : & les appetits charnels, rebutez & endormis par leur refus : car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez & douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy & esperance, reellement & constamment, il se bastit en la solitude, une vie voluptueuse & delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie. a Ny la fin donc ny le moyen de ce conseil ne me contente : nous retombons tousjours de fievre en chaud mal. Cette occupation des livres, est aussi penible que toute autre ; & autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement consideree. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez, à nous garder de la trahison de noz appetits ; & à discerner les vrays plaisirs & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent & embrassent pour nous estrangler, comme faisoyent les larrons que les Ægyptiens appelloyent *Philistas* : & si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la

volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache sa suitte. Les livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté & la santé, nos meilleures pieces, quittons les : Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine ; & se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié & desgousté de la vie commune, doit former cette-cy, aux regles de la raison ; l'ordonner & renger par premeditation & discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte ; & fuïr en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps & de l'ame ; b & choisir la route qui est plus selon son humeur :

b *Vnusquisque sua noverit ire via.*

a Au mesnage, à l'estude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir ; & garder de s'engager plus avant, ou la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement, qu'il en est besoing, pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire apres soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté & assoupie. Il y a des sciences steriles & espineuses, & la plus part forgees pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy, que des livres ou plaisans & faciles, qui me chatouillent ; ou ceux qui me consolent, & conseillent à regler ma vie & ma mort.

a *tacitum sylvas inter reptare salubres,*
Curantem quidquid dignum sapiente bonóque est.

a Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse : Moy qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles : Et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, j'instruis & aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir à tout nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns apres les autres :

b *carpamus dulcia, nostrum est,*
Quod uiuis, cinis & manes & fabula fies.

a Or quant à la fin que Pline & Cicero nous proposent, de la gloire, c'est bien loing de mon conte : La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : La gloire & le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste : à ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras & les jambes hors de la presse ; leur ame, leur intention y demeure engagee plus que jamais.

b *Tun' uetule auriculis alienis colligis escas ?*

a Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faucee dans la trouppe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoix, l'advis de deux philosophes ; & de deux sectes tres-differentes, escrivans l'un à

Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à present, venez vous en mourir au port : Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre : Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit ; à cette cause desfaictes vous de tout soing de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de voz actions passees, ne vous esclaire que trop, & vous suive jusques dans vostre taniere. Quittez avec les autres voluptez, celle qui vient de l'approbation d'autruy : Et quant à vostre science & suffisance, ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous mesme. Souvienne vous de celuy, à qui comme on demandast, à quoy faire il se penoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la connoissance de guere de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray : vous & un compagnon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous mesmes. Que le peuple vous soit un, & un vous soit tout le peuple : C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté, & de sa cachette : Il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace, à la porte de leur tasniere. Ce n'est plus ce qu'il vous faut cercher, que le monde parle de vous ; mais comme il faut que vous parliez à vous mesmes : Retirez vous en vous, mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie : jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher, & jusques à ce que vous ayez honte & respect de vous mesmes, *obuersentur species honestæ animo* : presentez vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion, & Aristides ; en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes, & les establissez contrerolleurs de toutes vos intentions : Si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train : ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester & fermir vostre ame en certaines & limitees cogitations, où elle se puisse plaire : & ayant entendu les vrays biens, desquels on jouyt à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conseil de la vraye & naifve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parliere, comme est celle des deux premiers.